

<https://doi.org/10.60056/CCL.2024.10.72-82>

**Laure LÉVÊQUE<sup>1</sup>**

**De la consommation à la consommation.  
*Ignis* (1883) de Didier de Chousy ou quand la maison Terre brûle**

**Résumé**

Cet article s'intéresse à un roman méconnu de Didier de Chousy, *Ignis* (1883). Paru en pleine vogue scientifique et positiviste, ce roman d'anticipation parcouru d'une ironie grinçante prend le contrepied de l'optimisme qui porte ce courant quand, se saisissant des possibilités techniques illimitées dont se targue l'âge industriel pour imaginer une humanité augmentée par l'assistance de la robotique, il retourne l'utopie en féroce dystopie sociale, donnant à voir, quelques années avant Jules Verne, un monde *sans dessus dessous* à deux doigts de s'autodétruire. Menant de front critique sociale et conscience écologique, ce roman pionnier qui, à bien des égards, annonce ceux de H.G. Wells et n'a rien à envier aux "meilleurs des mondes" que peignent nos modernes dystopies, questionne sans concession un modèle de développement qui est toujours largement le nôtre, invitant à changer au plus vite de logiciel.

**Mots-clés :** Chousy (Didier de) ; dystopie sociale ; littérature d'alerte ; Capitalocène ; Anthropocène ; Progrès (critique du)

**From Consumption to Over-Consumption.  
Didier de Chousy's *Ignis* (1883), or, When the Earth House is on Fire**

**Abstract**

This article deals with an underrated novel by Didier de Chousy, *Ignis* (1883), published during the craze for scientism and positivism. This anticipation novel, fraught with grating irony, went against the optimism that defined the craze, as the author used the boundless technical possibilities flaunted by the industrial age to imagine a robot-assisted "augmented humanity". Utopia was thus turned into scathing social dystopia and, a few years before Jules Verne's novel, a "topsy-turvy" world on the brink of self-destruction was depicted. This ground-breaking work, which tackled both social criticism and the need for environmental awareness, heralded many of the themes that inspired H. G. Wells and the "brave new world" Chousy imagined was just as relevant as the ones of our modern dystopias: the model of development that largely remains ours found itself relentlessly questioned, as a call for immediate change was issued.

**Keywords:** Chousy (Didier de); social dystopia; whistle-blowing literature; Capitalocene; Anthropocene; progress (criticism of)

Avec *Ignis* (1883), Didier de Chousy interroge les impasses auxquelles conduit une civilisation prédatrice dans un roman dystopique qui s'achève sur un cauchemar après avoir mis en scène le rêve d'un Progrès où « l'humanité tout entière fait fortune et [...], devenue riche et heureuse, dégagée des

<sup>1</sup> **Laure LÉVÊQUE** is Professor of French Literature at the University of Toulon and works on the writing of History in the long nineteenth century. She is the author of *Le roman de l'histoire* (L'Harmattan, 2001), *Penser la nation, mémoire et imaginaire en révolutions* (L'Harmattan, 2011), *Jules Verne, un lanceur d'alerte dans le meilleur des mondes* (L'Harmattan, 2019), *Rome et l'histoire. Quand le mythe fait écran* (with Monique Clavel-Lévêque, L'Harmattan, 2017), *Le Rouge ou le Noir ? Quand la fiction futurologique française prophétisait des lendemains qui (dé)chantent (1800-1975)* (Effigi, 2023). ORCID ID: <https://orcid.org/0000-0002-8019-6183>

problèmes économiques, sociaux et politiques, [...] n'a plus qu'à se laisser vivre au milieu des luxuriances édéniques du monde nouveau qu'elle a créé »<sup>2</sup>.

« Ce livre nous fait entrer dans le monde inquiétant des apprentis-sorciers et des puissants businessmen qui rêvent d'une Terre post-naturelle qu'on pourrait reconstruire et piloter grâce aux prouesses d'une ingénierie absolue », préparant le « projet géo-constructiviste d'une Terre 2.0 »<sup>3</sup>.

Le propos n'a pas été écrit pour introduire au roman de Chousy, mais il illustre parfaitement ce que, avec des moyens qui sont ceux de la fiction, conduit l'auteur d'*Ignis* dans ce grand roman d'écologie politique qui s'attaque au « géopouvoir technocratique et marchand »<sup>4</sup> qui, culbutant tous les équilibres, met la Terre à l'encan.

Dans le grinçant *Ignis*, en effet, une très entendue Compagnie du Feu Central de la Terre aux capitaux britanniques entend exploiter l'énergie géothermique nichée au cœur du noyau à l'aide d'un puits. Accréditant l'idée défendue par Frédéric Neyrat d'une « modernité *politiquement* divisée »<sup>5</sup>, certains s'inquiètent des appétits que pourraient susciter un projet dont on peut craindre que, pour servir des bénéfiques aux actionnaires, il ne favorise l'exploitation inconsidérée des ressources. Mais les promoteurs de l'affaire, Lord Hotairwell et consorts, disent l'avoir pensée « non seulement comme ingénieurs chargés des intérêts de la Compagnie, mais encore comme d'honnêtes gens, désireux que la génération contemporaine ne dilapide point une richesse aussi importante que le feu central, patrimoine indivis de toute l'humanité » (*Ignis*, 16).

Dans un contexte où l'hypothèse de l'épuisement des ressources est largement pressentie – dès le XVII<sup>e</sup> siècle pour les réserves en bois, dès les débuts de l'industrialisation pour les stocks de charbon –, ce cartel d'hommes d'affaires entend se faire passer pour une association de philanthropes qui, renouvelant à l'humanité le don prométhéen du feu, la mettent à même de parer à toute éventualité « lorsque le dernier débris de [s]es forêts et de [s]es houillères se sera éteint » (18). Imposant à l'horizon du texte la question de la limite, que celle-ci soit matérielle, technique ou morale, *Ignis* confronte l'homme à sa condition et à ses choix de société. Et ceux-ci sont clairs dans le roman où de telles ambitions supposent la construction d'une « ville modèle, [...] adaptée à la civilisation,

<sup>2</sup> Chousy, Didier de. *Ignis*. Paris, Berger-Levrault et Cie, 1883, p. i. Les références seront désormais données dans le corps du texte.

<sup>3</sup> Neyrat, Frédéric. *La Part inconstructible de la Terre. Critique du géo-constructivisme*. Paris, Seuil, 2016.

<sup>4</sup> Bonneuil, Christophe et Fressoz, Jean-Baptiste, *L'Événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Seuil, [Points], 2016 [2013], p. 65.

<sup>5</sup> Neyrat, Frédéric. Critique du géo-constructivisme. Anthropocène & géo-ingénierie. – In : *Multitudes*, n° 56, 2014/2, p. 42.

également nouvelle » (9). Et quel meilleur nom qu'INDUSTRIA pour cette « Jérusalem britannique [...] Métropole de l'avenir ! semence de cités qui vont croître et fleurir sur le sol fertile de la patrie [...] qui feront de l'Angleterre, reliée aux continents par la main qu'elle leur tendra sous la Manche, une manufacture occupant tout un peuple, et versant sur le monde, par son tunnel-entonnoir, ses bienfaits et ses produits » (18) qui s'établira en Ulster, dans le comté de Donegal, tout entière dévolue au percement d'un puits d'une profondeur de 12.000 mètres.

Toutefois, six ans après le début des travaux, en 1867, on ne s'est enfoncé que de 2.000 mètres. Et, fin 1869, on n'en est guère qu'à quelque 9.000 sur « ce chantier-abîme » « où s'agitent des démons armés de pelles, de pics, de pinces, qui torturent le sein de la vieille Cybèle ! » (62). Les ouvriers, il est vrai, qui affrontent des conditions de travail apocalyptiques, se sont mis en grève : « [i]ls veulent se reposer une heure toutes les demi-heure ; ils demandent que le repos leur soit compté comme travail, et qu'on augmente le prix de l'heure de travail ; enfin, ils exigent l'air respirable gratuit » (75), prétentions qui font bondir les employeurs de « ces gens dont la Compagnie avait fait son sacrifice » (184) : « qu'ils retiennent leur souffle ! » (75). Refusant de faire droit à ces revendications, l'ingénieur en chef Archbold contourne le débrayage en faisant appel à une nouvelle équipe d'ouvriers. Prudemment choisis dans l'« une des contrées les plus torrides de l'Afrique » (79), leur accoutumance à la chaleur doit les rendre très propres à accomplir ce travail de titan. Sans compter que, très bon marché, ils n'ont coûté à Archbold que « quatre mille francs pièce, port payé, rendus à pied d'œuvre » (80). Ce dernier les a donc « achetés », se récrie son collègue Hatchitt, qui rappelle que « l'Angleterre défend la traite des nègres » (80). À quoi, casuiste, Archbold rétorque que l'interdiction vaut « [à] la surface, [...] mais en dessous... » (80).

Aux ravages de l'industrialisme, barbare agresseur de la nature, Chousy noue finement une féroce critique des rapports sociaux que produit le capitalisme avec cette discussion, arrimée au contexte social tendu des années 1860-1890. La grève, née de l'effet stimulant et libérateur généré par la loi Ollivier de 1864 qui supprime le délit de coalition ouvrière promulgué par la loi Le Chapelier (1791), avait donné à voir des travailleurs à la merci d'un patronat insatiable mais l'arrivée des jaunes – tout Noirs qu'ils sont – montre que ceux-ci ont aliéné, non seulement leur force de travail, mais bien leur personne même. Et la brève chicane sémantique qui oppose Archbold à Hatchitt à leur propos – s'il s'agit d'esclaves, la Compagnie doit les entretenir : « les esclaves sont toujours nourris », défend Hatchitt (81) ; non pas, rétorque Archbold, « ils ne sont pas esclaves » et la Compagnie prélèvera le coût de leur alimentation (81) –, outre qu'elle rend manifeste que ce n'est pas dans le camp des ouvriers

qu'il faut chercher les « sauvages » (83), met crûment en lumière cette vérité que le progrès, ainsi entendu, se nourrit d'un retour à l'esclavage<sup>6</sup> de ceux qui l'assurent par leur travail.

Cette parade trouvée, rien n'entame plus l'esprit d'entreprise des représentants d'Albion. Pas même l'hypothèse qu'il puisse ne pas y avoir de feu central : dans ce cas, le centre de la Terre serait creux et les Anglais s'empareraient de ce vide : « [q]uelle extension de territoire pour l'Angleterre ! Quels dock pour son commerce situés exactement au centre des affaires, avec portes de sortie sur les deux hémisphères [...]. Route vers l'Australie, droite comme un fil à plomb ! route vers l'Inde, moins chère que le canal de Suez qui ne vaudrait plus rien, et qu'on pourrait revendre à ses fondateurs » (162). Il y aurait *boni* sur tous les fronts.

Du moins jusqu'à épuisement de la matière première exploitée, Gaïa elle-même, victime de l'intrusion de ces chancres, apprentis sorciers de l'âge industriel, qui regardent froidement sa consommation dont Hatchitt, pourtant, n'ignore pas la part qu'y prend l'anthropisation :

« C'est une terre cuite, [...] une terre finie, qui s'effrite, se craquelle, manque de corps et tombe en miettes, une taupinière qu'on éparpillerait dans l'espace, avec un coup de pied de vigueur approprié ; une terre malade, malpropre et malsaine, qui deviendra moins habitable à mesure que les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les puits de feu et les usines, s'étant multipliés, se joindront plus activement aux volcans et aux poitrines humaines, pour exhaler l'oxyde de carbone et l'acide carbonique, que n'absorberont plus les forêts défrichées<sup>7</sup>. L'atmosphère terrestre deviendra aussi obscure qu'un brouillard de Londres, et le genre humain à tâtons, périra asphyxié dans cette fumée ; ou pis encore, il ne périra pas ; il s'étiolera dans l'éthisie, la cachexie et la fièvre. L'esprit suivra le corps dans cette décadence, et l'homme entrera dans la phase du transformisme en arrière, du retour au singe, et du singe aux animaux inférieurs, sans qu'on puisse prévoir le terme de cette marche à reculons (*regressus*) ; car l'humanité, comme l'ont dit MM. Pascal et Archbold, n'est qu'un homme qui, "survivant toujours et désapprenant sans cesse", arrivera à une imbécilité dont notre sottise actuelle ne nous donne pas l'idée » (167-169).

Tranchant avec les positions défendues par son collègue Archbold qui soutient, lui, l'idée que « [l]a science n'a pas de limites », que « [l]a science est le progrès (*progressus*), la marche en avant, sans halte, sans terme » (165), Hatchitt, d'accord avec Huzar, assigne au contraire un *terme* à cette

<sup>6</sup> Qui, lui-même, entre dans la téléologie progressiste. « Je vais jusqu'à dire que, si jamais l'esclavage a pu être nécessaire à l'existence de la société, l'esclavage a été légitime ; car alors les esclaves ont été esclaves de l'humanité, esclaves de l'œuvre divine, ce qui ne répugne pas plus que l'existence de tant d'êtres attachés fatalement au joug d'une idée qui leur est supérieure et qu'ils ne comprennent pas », Renan, Ernest, *L'Avenir de la science : pensées de 1848*, Paris, Calmann Lévy, 1890, p. 379.

<sup>7</sup> Dans ce sens, Huzar écrivait : « Dans cent ou deux cents ans le monde, étant sillonné de chemins de fer, de bateaux à vapeur, étant couvert d'usines, de fabriques, dégagera des billions de mètres cubes d'acide carbonique et d'oxyde de carbone, et comme les forêts auront été détruites, ces centaines de billions d'acide carbonique et d'oxyde de carbone pourront bien troubler un peu l'harmonie du monde », Huzar, Eugène. *L'Arbre de la science*. Paris, Dentu, 1857, p. 106.

*marche en avant* – « [l]e monde doit finir par la science » (165) – et corrige sa définition du progrès, « return[ée] comme une peau » (168) en régression. Avec ce terrible réquisitoire, Hatchitt mettait le doigt sur « la nature schizophrénique de la modernité qui continua de penser l’homme comme produit par les choses environnantes, en même temps qu’elle le laissait les altérer et les détruire »<sup>8</sup>. Peut-être parce que les Hatchitt sont primés par les Archbold, sûrs que « l’humanité [...] connaîtra, un jour, les ultimes confins des choses ». Pour elle alors « sa terre n’aura plus d’arcanes » si bien que « dédaignant même le puéril travail de la détruire, [elle] la repoussera du pied, comme un cadavre usé par le scalpel, et s’en ira poursuivre ses études dans une planète meilleure, dans Vulcain tout en or, ou mieux dans un soleil » (166).

Apothéose de la chrématistique dont les noces avec le positivisme engendrent une frénétique pulsion de mort qui signe de façon fracassante l’entrée dans le Thanathocène. Car si ce dernier n’avait pas encore été théorisé, il ne fait guère de doute que son avènement avait été reconnu et éprouvé à voir Archbold, Penkenton, Hotairwell et jusqu’à Hatchitt faire assaut de propositions pour détruire la Terre. Archbold, vexé par la sortie d’Hatchitt, ouvre les hostilités, proposant d’« en finir tout de suite » (168), rejoint par Penkenton qui s’était déjà déclaré « satisf[ait] de détruire tout bonnement [s]a planète » (166), objectivant ainsi la nature de l’Anthropocène en une formule choc qui en exprime la quintessence. En bon géo-constructiviste, Archbold s’avise bien qu’il y aurait moyen de « réparer » la planète plutôt que de l’atomiser et sort de sa boîte à outils référentielle Fourier et son projet de viabilisation de la Terre par modification de son axe, qui séduit aussi Barbicane, Maston et Nicholl dans *Sans dessus dessous* de Jules Verne (1889), mais Penkenton coupe court : « [i]l ne s’agit pas de [...] réparer » la Terre, « mais de la détruire » (168), ralliant jusqu’à Hatchitt qui s’emploie à stimuler la créativité de ses acolytes : « [o]ccupons-nous de nous détruire » (170). Celle-ci s’avère sans limite et lorsque, après exposition des moyens, la question du principe même de la destruction de la Terre est mise au vote – au sein de cette assemblée des plus restreintes qui ne jouit d’aucune légitimité électorale et ne représente guère que la Compagnie du Feu central mais s’arroge le droit de présider aux destinées du monde –, cette option ne sera repoussée que d’une voix. À moins, comme le disait Hatchitt de la mort de l’humanité, qu’elle ne soit acquise par d’autres voies et qu’on n’ait fait que reculer pour mieux sauter.

---

<sup>8</sup> Bonneuil, Christophe et Fressoz, Jean-Baptiste, *L’Événement Anthropocène. La Terre, l’histoire et nous*, op. cit., p. 222.

Car, si l'humanité en tant que genre humain a réchappé à l'anéantissement, en tant que sentiment de bienveillance et de sympathie, elle a péri. Ces forcenés que le roman montre attachés à tuer leur mère la Terre dans une entreprise contre nature où ils s'obstinent sont clairement des monstres et tout invite à y voir la marque de fabrique de l'homme industriel. Balayant l'ancienne métaphysique comme aussi la logique kantienne et ses impératifs catégoriques, leur positivisme récuse toute intrusion de l'éthique dans le champ de la science et de la technologie, où la fin justifie toujours les moyens. Ainsi les conditions dantesques dans lesquelles les ouvriers opèrent – bien que leur journée de travail ait été réduite à 20 minutes, après quoi on les « réfrigère » à 75 C° – pour venir à bout du creusement des 500 derniers mètres du puits, sont cause d'un terrible accident qui, comme les derniers obstacles cèdent, les précipite sans retour dans la fournaise. Pour toute oraison funèbre, Hatchitt observera : ils « n'étaient plus bons à rien ; ils avaient fourni leur maximum de rendement » (190), d'accord cette fois avec Archbold, qui opine : « ils seraient mal venus à se plaindre ; toute la perte est pour nous qui les avons achetés. Ils ne se possédaient plus, et en se perdant, ils n'ont rien perdu » (190). Ou quand le géopouvoir rencontre le biopouvoir. Ouvrant de cette spectaculaire manière le robinet du profit à leur employeur, les ouvriers de la Compagnie du Feu central confirmaient, très concrètement et au sens propre, les théories du *Capital* qui veulent qu'« en tant que valeurs, toutes les marchandises ne so[i]nt que du travail humain cristallisé »<sup>9</sup>.

La plus-value, elle, est pour les actionnaires qui, le 6 juillet 1872, douze ans après le début des travaux, font enfin les honneurs du chantier à des invités triés sur le volet et trinquent à la disparition de la houille en engloutissant, autour du puits – éloquente image de la consommation/consomption –, de larges tranches d'un gâteau en forme de globe, « entr'ouvert d'un pôle à l'autre, comme un melon privé d'une tranche. On voyait par cette fente, stratifiés dans leur ordre génésiaque, tous les étages géologiques : le diluvium à la surface, avec sa flore et sa faune, puis le crag, les faluns, le gypse, où s'était arrêté le forage, mais au sein duquel le confiseur poursuivait sa route ; franchissant les terrains secondaire, de transition, primitif ; pénétrant au noyau liquide figuré par un sirop central qui bouillonnait sous la croûte et suintait, par des failles, en filons éruptifs » (204). La fidélité au modèle n'a apparemment pas conduit à ajouter une inclusion figurant les malheureux ouvriers sacrifiés, mais la mémoire des travailleurs est néanmoins conservée, le docteur Penkenton, un peu trop près du buffet,

---

<sup>9</sup> Marx, Karl. *Le Capital*. Livre I, I, 3, 1867.

voyant atterrir dans son assiette, tel un *deus ex machina*, « un mineur en carton [...] qu'il eut infiniment de peine à déglutir » (204).

Mais les véritables dieux, maintenant qu'ils ont mis la main sur cette pierre philosophale qu'est le principe igné, ce sont ces hommes qui composent la « nouvelle espèce humaine » (225), chimique et mécanique, prédite par Lord Hotairwell (225-232) et réalisée à Industria-City, cette manufacture universelle qui fabrique même la « race pseudo-humaine » (238) des « hommes-machines » (230), « *Enginemen* » ou « *Atmophytes* » qui délivrent de la misère du travail une humanité rendue au jardin biblique d'avant la chute où elle est « promue [...] du rang de créature à celui de Créateur » (258) grâce aux « exploits de l'industrie et de la science qui [...] semblent des prodiges » (247). Avec sa « ville d'Orient débarquée en Irlande » (233) qui renouvelle les époques édéniques, la modernité techniciste en plus qui défend la cité des incursions maritimes par des « poissons électriques, torpilles vivantes » capables de venir à bout d'un navire (234), Hotairwell tient sa nouvelle genèse. Mais, entre « flore redessinée, recoloriée, refaite par d'incomparables chimistes », et « faune remaniée par des croisements si hardis, par des greffes si étranges, que certaines de ces bêtes ne ressemblent plus aux animaux de la création », qu'Adam ne reconnaîtrait pas et Noé répudierait, c'est l'œkoumène entier qui est désormais le terrain de jeu de ces nouveaux rois d'une « civilisation merveilleuse » (231) qui tiennent le milieu entre Vulcain et Tubal-Caïn.

Un événement viendra cependant contrarier cette réécriture harmonique et synchrétique des grands cultes de l'humanité, zoroastrien, mithraïque, hébraïque et romain notamment, qui, réactivant le mythe du Golem de la créature qui échappe à son créateur et se révolte contre lui, donne à voir « [de]s symptômes de révolte [...] parmi les *Atmophytes* » : « [c]es machines ont proféré des grincements séditieux ; ces esclaves ont insulté des citoyens ; et plusieurs d'entre eux, sortant du sous-sol où [la] constitution les confine, ont osé prendre l'air dans la rue »<sup>10</sup> à la suite de « perfectionnements inconsidérés » par lesquels on leur a donné « de l'âme et de la pensée » (269). Nées du génie des ingénieurs, ces machines plus intelligentes que l'homme rêvent désormais de reprendre la main et d'inverser les rôles, alimentant un vaste débat sur les mérites et les périls de l'intelligence artificielle. Face aux effets pervers du progrès, le Parlement d'Industria est amené à se positionner, ouvrant, pour

---

<sup>10</sup> On retrouve ce motif dans *La machine à explorer le temps* (1895) de Wells, où il faut voir dans les Morlocks les lointains descendants des masses prolétaires que les possédants contiennent sous terre, où ils sont retenus en esclavage. Lecture qui n'est, bien évidemment, pas exclusive de celle qui conduit le procès du progrès. Quelques années plus tard, en 1901, Wells résumera bien les termes du problème dans un essai : *Anticipations of the Reaction of Mechanical and Scientific Progress upon Human Life and Thought* (London, Chapman & Hall, 1901) où il aborde l'effet émoulinant du progrès matériel et la confiscation du pouvoir par une élite technocratique.

la première fois, une fenêtre sur le fonctionnement démocratique d'une société que l'on avait vue jusque-là entièrement au pouvoir d'une oligarchie financière, hors de tout contrat. Et les débats sont extrêmement houleux. Tranchant sur des habitudes parlementaires où les discussions sont « rares entre ces collègues siégeant tous à droite ; tous conservateurs, non seulement parce qu'ils ont généralement dépassé la soixantaine, mais surtout parce qu'ils ont atteint les extrêmes limites du bien-être et du progrès » (265), les représentants s'écharpent sur une question qui touche à la fois à la technique, au social et à l'éthique, sommation à interroger le modèle social mis en œuvre qui met en lumière de profonds clivages et fracture un corps politique où s'opposent maintenant une droite, une gauche et des centres. Politiquement libéral, M. Greatboy se fait ainsi l'avocat des *Atmophytes*, qu'il recommande de traiter, non en esclaves, mais en amis, tandis que Hatchitt défend que « le maintien de l'ordre est l'intérêt primordial auquel tout autre doit être sacrifié » (276) et se déclare convaincu « qu'il convient d'opposer la force à la violence, et de réduire, par une répression sans pitié, une rébellion sans excuse » (277), orientant de fait vers une lecture sociale du conflit.

Impuissance du politique à apporter une réponse à la hauteur des enjeux comme à maîtriser les forces de destruction qui ont été libérées et qui menacent maintenant de faire implorer *Industria*, tandis que l'assemblée débat, « la révolte des *Atmophytes* prend les plus graves proportions » : « [i]ls ont quitté en foule les ateliers et parcourent tumultueusement la ville » (284), bientôt rejoints par leurs congénères des faubourgs et de la campagne, « bandes sinistres » (286) qui viennent grossir les rangs de cette « révolution mécanique » (285), provoquant la panique chez les « les commerçants » qui, « [à] leur approche, suivant l'usage, [...] ferm[er]ent leurs volets » (286). Mais cela suffira-t-il à contenir le soulèvement de ces prolétaires de fer qui s'avèrent, finalement, aussi dangereux que ceux de chair ? De la terrasse de l'hôtel de ville, lord Hotairwell regarde détruire son grand-œuvre, « écrasé par son impuissance à réprimer ses créatures » (290) qui ont tôt fait d'assiéger le Palais. Toute la technologie se retourne contre les anciens maîtres : les communications sont coupées, les micros grossissent le bruit de la révolte et ceux qui, comme William Hatchitt, avaient entrepris de reprendre la main, le paient de leur vie si bien que chacun peut croire que « [l]a dernière heure d'*Industria* avait sonné » (292) quand le pragmatique Archbold pense à couper le robinet d'alimentation en électricité. Alors, à peine ont-elles forcé la porte de l'hôtel de ville que les machines, privées d'alimentation, s'immobilisent : « *Industria* était sauvée » (294). Mais voilà que le docteur Penkenton menace l'assistance qu'il accuse d'avoir usurpé les prérogatives divines :

« “Périssent la créature qui méconnaît son créateur” ! Et les Atmosphères ont péri : c’était justice. Mais, vous aussi, Messieurs, vous allez périr, et ce sera justice, parce que vous avez méconnu votre créateur, parce que vous vous êtes faits créateurs et dieux » (298).

Instrument de cette justice immanente, Penkenton s’en prend au puits central et provoque une explosion qui atomise une partie du globe terrestre. Alors, bien sûr, ce n’était qu’un rêve et l’histoire s’achève de la façon la plus rationnelle possible : un début d’incendie intervenu alors qu’il dormait a inspiré à un digne négociant, Mr. Burton, cette extravagante divagation. Pour autant, la question des limites à assigner aux applications de la science et d’avoir à nourrir une réflexion éthique à leur propos est on ne peut plus explicitement posée et la réponse on ne peut plus claire : il y a le feu.

Toute de convention, cette fin artificielle n’en revêt pas moins une évidente fonction de réveil que Wells activera aussi dans *Quand le dormeur s’éveillera* (1899) pour mettre à nu « notre monde contemporain dans un état d’enflure et d’inflammation extrême ». Chez Choussy, cette inflammation porte un nom, qu’il a donné à sa cité de perdition : Industria. Une industrie dont l’objet a été défini par Saint-Simon comme « l’exploitation du globe, c’est-à-dire l’appropriation de ses produits aux besoins de l’homme, et comme, en accomplissant cette tâche, elle modifie le globe, le transforme, change graduellement les conditions de son existence, il en résulte que par elle l’homme participe, en dehors de lui-même en quelque sorte, aux manifestations successives de la Divinité, et continue ainsi l’œuvre de la création. De ce point de vue, l’industrie devient le CULTE »<sup>11</sup>. Matérialisé par le temple « dédié au Feu central terrestre, au Dieu Force » (257) qui trône au cœur d’Industria et auquel un architecte de génie a eu l’heureuse idée de donner la forme d’une locomotive, c’est ce culte qui honore « Antrakia, la houille ; fille du Feu central, née de ses œuvres aux premiers âges du monde » (259) et un jeune dieu né de cette divinité archaïque, « Électros, l’électricité [...], dieu bienfaisant et terrible » (260), que dynamite Choussy, soufflant d’un même mouvement le siège de la magistrature municipale, établi dans une nef du temple en une collusion manifeste, et ses édiles, qui sont aussi les grands pontifes de l’industrialisme.

Mais sur cet autel, ce sont la planète et ses habitants qui sont sacrifiés et Choussy fait ici chorus aux idées défendues par Charles Fourier dans un pamphlet sans concession, *Détérioration matérielle de la planète* (1847). Fourier y dresse contre l’industrialisme un réquisitoire très sévère qui emprunte à la fois au manifeste écologique et à la critique sociale. Pour lui, « [l]es désordres climatériques sont un vice inhérent à la culture civilisée » qui « bouleverse tout [...] par la lutte de l’intérêt individuel

<sup>11</sup> *Doctrine saint-simonienne. Exposition*, Paris, Librairie nouvelle, 1854, p. 434.

avec l'intérêt collectif » si bien que « [t]oute tentative pour gérer la planète sans sortir de la "Civilisation" du stade marchand et individualiste [...] est vouée à l'échec »<sup>12</sup>.

Par là, sans condamner la science en tant que telle ni, même, seulement des dérives dans ses applications, Fourier pointait un mal structurel, rapporté au cadre libéral en place, et invitait à changer de modèle de développement :

« après les tableaux que nous a fournis depuis 3000 ans l'histoire dont on vante les leçons sans les mettre à profit, [...] nous avons sur la malfaisance de la Civilisation un superflu d'expérience, et il n'est plus permis à des hommes loyaux de nier que la Civilisation ne soit le fléau de l'humanité, que l'ordre actuel du globe ne soit un véritable enfer matériel et social, que la raison ne doive s'occuper, toute affaire cessante, à en chercher l'issue »<sup>13</sup>.

Si une doctrine, le scientisme, a marqué de son empreinte le XIX<sup>e</sup> siècle au point de paraître à bien des observateurs résumer son esprit, tous n'ont pas cédé à ses sirènes ni partagé sa foi dans un Progrès continu et libérateur. De Grainville à Nodier, de Robida à Jules Verne ou à Didier de Chousy, c'est tout l'honneur de la littérature que d'avoir très tôt saisi les dérives anti-humanistes auxquelles une science sans conscience exposait la planète et ses occupants et de les avoir combattues en leur opposant un contre-récit radical qui n'est pas sans résonner avec notre propre solastalgie.

## Bibliographie

Bonneuil, Christophe et Fressoz, Jean-Baptiste. *L'Événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*. Paris, Seuil, [Points], 2016 [2013].

Chousy, Didier de. *Ignis*. Paris, Berger-Levrault et Cie, 1883.

Doctrines saint-simoniennes. Exposition. Paris, Librairie nouvelle, 1854.

Huzar, Eugène. *L'Arbre de la science*. Paris, Dentu, 1857.

Marx, Karl. *Le Capital*. Livre I, I, 3, 1867.

Neyrat, Frédéric. Critique du géo-constructivisme. Anthropocène & géo-ingénierie. – In : *Multitudes*, n° 56, 2014/2.

Neyrat, Frédéric. *La Part inconstructible de la Terre. Critique du géo-constructivisme*. Paris, Seuil, 2016.

---

<sup>12</sup> Bonneuil, Christophe et Fressoz, Jean-Baptiste. *L'Événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, op. cit., p. 285.

<sup>13</sup> Fourier, Charles. Détérioration matérielle de la planète. – In : *La Phalange. Revue de la Science sociale*, XVI<sup>e</sup> année, I<sup>ère</sup> Série, Tome VI, deuxième semestre, 1847, pp. 498-499.

Renan, Ernest. *L'Avenir de la science : pensées de 1848*. Paris, Calmann Lévy, 1890.

Wells, H. G. *La Machine à remonter le temps*. Paris, Mercure de France, 1895.